

**Zeitschrift:** Dissonance  
**Herausgeber:** Association suisse des musiciens  
**Band:** - (1999)  
**Heft:** 59

**Rubrik:** Gloses

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## **NI HOMME NI FEMME, MAIS GÉNIE DE LA COMPOSITION**

*Le monde merveilleux de la science*

Naguère, les hommes interdisaient sans détours aux femmes de composer; aujourd’hui, la science et même quelques femmes invoquent la biologie pour dénier à leurs consœurs la faculté de composer. Et comme toujours, on prouve ce qu’il fallait démontrer – dans notre cas, les hypothèses selon lesquelles «premièrement, le talent musical, notamment celui de la composition, [...] est associé au sens spatial; deuxièmement, [...] au cours de la puberté, [...] le sens spatial devient un critère de distinction favorable aux hommes; [...], à cause du lien entre les sens spatial et musical, les garçons ont une chance plus grande que les filles de conserver leur musicalité au-delà de la puberté», et troisièmement, «le sens spatial et [...] le don de la composition [...] sont associés à l’androgynie psychologique et physiologique» (pp. 79/94/97). Ainsi s’exprime Marianne Hassler, «dr. rer. soc. habil., psychologue diplômée, privatdocteur à l’Université de Tübingen» et, depuis 1983, directrice du projet de recherche hardi de la Deutsche Forschungsgesellschaft, «Musicalité», dans son livre *L’androgynie, étude expérimentale sur les hormones sexuelles, le sens spatial et le talent de la composition*, Göttingen 1990.

On n’y apprend certes rien sur les mystères du processus compositionnel, mais on découvre une foule de chiffres dans des tableaux et graphiques passionnantes, par exemple sur le «rapport testostérone/œstradiol dans le plasma des chanteurs mâles» (p. 65; il existe apparemment des chanteurs femmes, à ne pas confondre avec les androgynes, les ténors, qui présentent le rapport testostérone/œstradiol le plus bas), sur les «modifications dans le test de simulation dihaptique (distinction tacto-visuelle) chez les garçons et les filles» (p. 109) ou, «au sein de l’orientation hétérosexuelle», sur les «corrélations entre les valeurs de testostérone et le nombre des contacts sexuels, et entre les valeurs de testostérone et la fréquence de la masturbation chez les hommes, ainsi qu’entre les valeurs véspérales [sic!] et la fréquence de la masturbation chez les femmes» (p. 163). Quiconque croit avoir dévié du sujet ou être tombé sur un cahier pornographique doit savoir que, tout au contraire, Hassler s’est rapprochée de la solution de l’éénigme: les hommes affectés d’un taux plus bas de testostérone, de traits plutôt «féminins» et d’un faible appétit sexuel, et, inversement, les femmes dotées de valeurs de testostérone élevées, de qualités plutôt «masculines» et donc d’une «fréquence supérieure de l’orgasme et de la masturbation» (p. 164), sont des êtres androgynes prédestinés à la composition. Quelle leçon les compositeurs et compositrices qui n’ont pas encore vraiment réussi retireront-ils de ces faits limpides ? Sans doute commenceront-ils par mesurer leur taux de testostérone pour le faire baisser ou monter à l’aide de médicaments, selon les

cas ! Mais, pour être «plus doués sur le plan de la création musicale», il faudrait encore qu’ils soient gauchers ou gauchères, et qu’en cette qualité, ils souffrent «plus fréquemment que les droitiers d’asthme, d’allergies et de migraines» (p. 117).

La chercheuse admet généreusement que ses thèses se contredisent. Sont-ce les hommes ou, au contraire, les androgynes, qui sont nés pour composer ? La «musicalité» étant pour elle un don des dieux, elle l’a mesurée avec le test douteux de Wing, bien que, dans son livre, elle cite Howard Gardner, représentant d’une conception complexe de la musicalité. Elle semble de toute façon croire de façon inébranlable aux tests de musicalité et ignorer que des publications récentes les critiquent, comme d’ailleurs toute la notion artificielle de «musicalité». Les qualités «typiquement masculines» et «féminines» sont manifestement pour elle des grandeurs absolues, inscrites dans les gènes comme la «musicalité», et qui n’ont rien à faire des facteurs socioculturels. Elle affirme que le «sens spatial» a une importance décisive pour la faculté de composer et que les femmes ne sont pas capables de rivaliser sur ce plan, bien qu’elle concède que «le type de mesure [du sens spatial] ait éventuellement des conséquences sur les résultats spécifiques des sexes» ou que les femmes aient une meilleure mémoire spatiale que les hommes (p. 20). Comme il ne lui vient pas à l’esprit que le «sens spatial» pourrait être non seulement inné, mais aussi se développer différemment selon les rôles, elle n’étudie pas la question. Pour ses tests, elle fait appel à des étudiant(e)s (trop peu nombreux, elle l’admet elle-même) instrumentistes et compositeurs, au lieu d’interroger des compositeurs et compositrices actifs et connus. D’ailleurs, ses résultats sont généralement provisoires et, «pour les enquêtes futures, il me paraît particulièrement important de relever qu’il y avait des différences entre les groupes de talent musical divers sur le plan des corrélations étudiées» (p. 151). Bien dit – et je ne comprends qu’une chose: dans la diversité, il y a aussi de la diversité !

Le monde merveilleux de la science nous fournit cependant d’autres connaissances ébouriffantes : ainsi, notre aversion contre les dissonances est innée (Marcel Zentner, de l’Université de Genève, d’après une dépêche *dpa* de novembre 1998). L’expérience est frappante, même si elle ne s’accompagne d’aucune connaissance musicale: des nourrissons de quatre mois entendent deux fois la même mélodie, d’abord «avec un accompagnement harmonieux, [puis] avec un accompagnement discordant». Au deuxième accompagnement, les pauvres bébés s’agitent, certains commençant même à pleurer. Les chercheurs ne relèvent pas quelle musique les sujets ont entendue depuis leur conception; on n’apprend pas non plus ce qu’ils considèrent comme «harmonieux» (on sait que, dans le cerveau, c’est le cortex orbito-frontal qui est compétent) et «discordant» (dans ce cas, le parahippocampe). S’ils ont trouvé un contrepoint dodécaphonique à «Au clair de la lune», on ne peut que féliciter les nourrissons de leur bon goût !

Revenons à nos brebis ! Un groupe bâlois prétend avoir découvert (*cf. Jatros Neuro*, 2<sup>e</sup> année, cahier 6/novembre 1997, pp. 16–20, et *Therapiewoche*, 14<sup>e</sup> année, cahier 5/6, 1998, pp. 219–221) que les femmes n’ont pas seulement un autre sens de l’espace que les hommes, mais qu’elles ont aussi une autre configuration d’electroencéphalogramme. A l’aide notamment du calcul mental et d’un extrait du *Concerto de piano KV 537* de Mozart, on a établi que «le centroïde alpha des femmes [...] est nettement plus élevé que chez les hommes». Si vous n’y comprenez rien, sachez que les «non-universitaires des deux sexes» ont une valeur de centroïde alpha presque aussi élevée que les femmes. «Une interprétation possible serait que la personne qui entraîne régulièrement son cerveau pré-

sente une activité électrique moindre.» Les hommes l'ont certes toujours su, mais ils ne se lasseront pas de se l'entendre redire par la science, ce paragon d'objectivité: ils font travailler leurs cellules corticales davantage que les femmes – un non-universitaire au moins autant qu'une universitaire. Les chercheurs et chercheuses laissent cependant une autre possibilité (bien connue) en suspens: «Est-il concevable que les femmes fassent davantage d'efforts?» En tout cas, il faut d'autres «études passionnantes» pour «interpréter cette différence d'ordre sexuel». Nous trépignons d'impatience.

TONI HAEFELI

## CARTES DE VISITE JAUNIES

Ce que «Swiss Radio International» promeut comme musique suisse

Ernest Bloch, Fritz Brun, Sándor Veress sont tous des gens honorables, certes, et de bons maîtres, mais ils sont décédés depuis un certain temps. Il est donc exagéré de les traiter de musiciens contemporains. Or ils ont l'honneur d'être promus «Contemporary Swiss Composers» dans la série «Musica Helvetica» de *Swiss Radio International* (SRI). Cette série est consacrée exclusivement aux compositeurs et interprètes suisses de toutes les tendances, du classique au jazz et au rock, en passant par la musique populaire. Les CD ainsi produits sont distribués gratuitement à plus de 1200 radios dans une centaine de pays et servent donc de carte de visite de la musique suisse à l'étranger. Les livrets rédigés en anglais fournissent aux rédacteurs des radios partenaires les informations nécessaires pour des émissions sur la musique suisse. Les CD de «Musica Helvetica» sont aussi disponibles dans le commerce. En outre, la SRI envoie régulièrement aux mêmes destinataires un CD de compilation intitulé «Swissness and Quality», qui rassemble des extraits de marques de disques suisses comme *Musikszene Schweiz*, *Jecklin*, *Tudor* ou *Claves*.

Entreprise louable, donc – pour autant qu'on offre des produits dont un Suisse puisse être fier. Mais en ce qui concerne le secteur de la musique classique et contemporaine, le produit est tel qu'on se demande avec inquiétude si, en tant que représentant de la vie musicale suisse dans une radio étrangère quelconque, on révèlerait spontanément sa nationalité. Car si la «swissness» est incontestable, la «quality» l'est moins. Les «Swiss Composers» présentés sur de nombreux disques appartiennent en majorité à la génération du début du siècle, voire d'avant, et sont représentés par des œuvres qui se situent très nettement dans la lignée de Brahms ou qui se complaisent alors dans un néo-classicisme éculé. Dans une telle série, un morceau de Klaus Huber fait figure de corps étranger. De Willy Hess, Othmar Schoeck ou Heinrich Sutermeister, par exemple, on a sélectionné des sonates, sonatines et pièces de piano fades et – circonstance fatale pour l'image de la musique suisse à l'étranger – on a négligé dans tous les cas de préciser l'année de composition. D'autres productions sont consacrées à Albert Moeschinger, Joseph Lauber, Willy Burkhard ou Paul Juon, ce qui fait que «Musica Helvetica» remplit une fonction documentaire plutôt que de présenter l'actualité de la vie musicale suisse.

Certes, des interprétations passionnantes pourraient encore sauver le prestige helvétique, s'il le fallait. Mais voilà: l'Orchestre symphonique suisse des jeunes, dirigé par Andreas Delfs, joue sans beaucoup d'extase une suite tirée de la *Penthésilée* de Schoeck, tandis que la *Deuxième symphonie* de Fritz Brun – qui n'est sans doute pas la meilleure œuvre symphonique suisse de son temps, et

dont il existe d'ailleurs déjà un enregistrement par l'Orchestre symphonique de Lucerne – sonne extrêmement dure dans l'interprétation de l'Orchestre symphonique de Berne, dirigé par Dimitri Kitaïenko, sans parler des nombreux bruits de coulisse. L'orchestre de la capitale et son chef attitré paraissent d'ailleurs être la formation maison de «Musica Helvetica». En tout cas, ce sont eux qui ont été retenus pour une production comprenant le *Concerto de piano en ré mineur* de Mozart (soliste: Miguel Angel Estrella) et la *Quatrième symphonie* de Brahms. Il en résulte l'enregistrement le plus branlant, le plus soporifique et le plus «toussé» qu'on puisse imaginer – de quoi faire hurler de rire tout producteur radio un tant soit peu musical, en Suisse ou ailleurs. Le disque de la Camerata Bern est plus réjouissant; c'est une compilation d'enregistrements antérieurs de cet ensemble. Le jeu y est chaleureux, voire fougueux, et riche en harmoniques. Les *Danses transylvaniennes* de Sándor Veress y sonnent autrement plus intéressantes et transparentes que la version grasse et lourdaude de l'Orchestre symphonique de Berne, proposée – chose absurde – dans la même série. Le Chœur de la Radio suisse italienne de Lugano, dirigé par Diego Fasolis, chante un programme Bach avec fraîcheur et élégance. Ce n'est pas le dernier cri en matière d'interprétation de Bach, mais la musique est bien phrasée et accompagnée sur instruments d'époque.

Le sommet du grotesque est atteint dans la collection «Classical Excursions». Le compositeur Heinrich Schweizer, que le livret loue pour avoir déjà noirci «plus de trois mille pages de partition», se voit consacrer un CD complet, qui, à part une chinoiserie pompeuse nommée *East West Symphony*, comprend aussi une histoire sonore de la musique occidentale intitulée *Historical Symphony* et une salade de musique à programme débile. Le CD «Swiss Ethnophony» combine orchestre symphonique classique et *hackbrett*, cor des Alpes ou ensemble folklorique. Quel musicien suisse sérieux osera encore passer la frontière ?

Depuis 1987, «Musica Helvetica» honore en outre les gagnants du Concours international d'exécution musicale de Genève d'un enregistrement pour le moins bariolé et songe à le faire jusqu'au tournant du siècle. Entachés en général de bruits parasites, ces enregistrements en direct sont en outre d'une prise de son médiocre.

Oui, il y a peu de motif de fierté dans ce que la SRI jette en pâture au public mondial sous prétexte de représenter la musique suisse. Même les responsables semblent avoir pris conscience qu'il n'y a pas de quoi se vanter. En tout cas, sur Internet, «SRI Enterprises» ([www.srg-ssr.ch/SRI/eng/swiss/enterprises](http://www.srg-ssr.ch/SRI/eng/swiss/enterprises)) ne propose pas seulement ses CD, mais aussi diverses montres, le couteau suisse, des crayons Caran d'Ache, un sac de commissions et un porte-clés très apprécié. Nous recommandons le briquet réemployable «Microphone», à CHF 26.–, pour l'élimination des CD superflus. Que disait Schumann ? «Tu t'efforceras de réprimer la mauvaise musique par tous les moyens.» PETER BITTERLI